

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: - (1987)

Artikel: A la recherche des pionniers de l'économie gruéienne
Autor: Bugnard, Pierre-Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1047953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

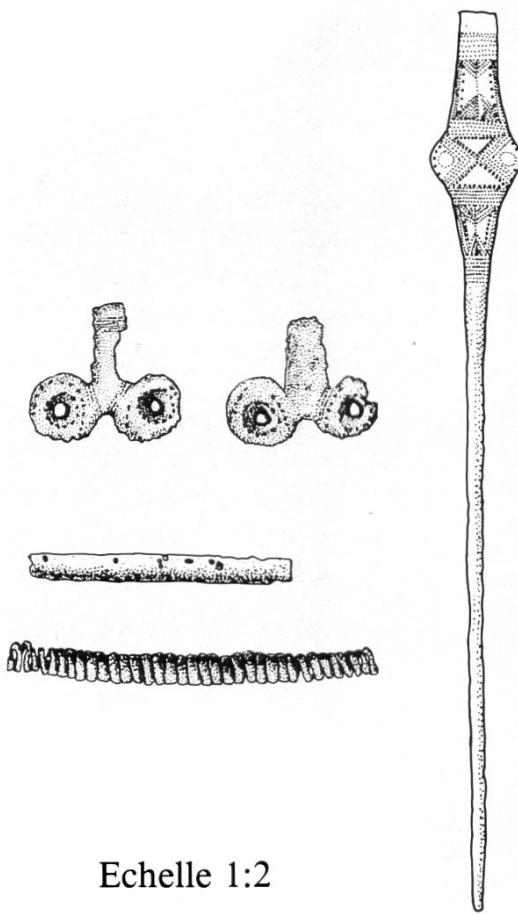
A la recherche des pionniers de l'économie gruérienne

1. *La préhistoire: du paléolithique au néolithique*

Le plus lointain pionnier connu de l'histoire gruérienne c'est ce chasseur de rennes, sans doute fixé sur les rives du grand lac jurassien postglaciaire et qui, remontant la vallée de la Sarine à la poursuite de son gibier, oublia son couteau de silex non loin du village actuel de Riaz. Il y a de cela dix à douze mille ans, c'est-à-dire aussitôt que le retrait définitif des grands glaciers du Würm eût à nouveau autorisé les activités de cueillette et de chasse dans la forêt retrouvée: il faut dire que deux ou trois mille ans plus tôt encore, le site de la ville de Bulle était recouvert d'un inlandsis de quatre à cinq cents mètres d'épaisseur d'où seuls la Berra et le Moléson émergeaient!

Mais la révolution du néolithique opère bientôt son œuvre: l'homme passe du stade de prédateur à celui de producteur. Par conséquent, il se sédentarise et sa trace est plus facile à suivre. Pour l'instant, dans le canton, le plus vieil indice de cette nouvelle civilisation a été trouvé du côté de Portalban: il s'agit d'un morceau de bois taillé – daté au carbone 14 à 4950 avant J.-C. (± 50) – et auprès duquel on a découvert les outils du premier paysan « fribourgeois » connu: une hache polie, une meule et, tout à côté, des céréales carbonisées.

*Ornements en bronze provenant d'une tombe de femme de Montsalvens, au-dessus de Broc.
Age du bronze ancien, 1800 - 1500 av. J.C.
L'étain nécessaire à la production du bronze était exploité loin de nos régions (en Angleterre, en Slovaquie). Que les objets soient importés finis ou produits sur place, ils attestent en tout cas l'existence, il y a plus de 3500 ans, d'échanges sur de longues distances.
Documentation du service archéologique cantonal, Fribourg*



Echelle 1:2

Quant au premier paysan «gruérien» attesté, sans doute contemporain du précédent, il est probable qu'il ait vécu du côté d'Echarlens: ce serait par conséquent notre second pionnier, et il est bien sûr toujours anonyme.

Près du Bry, les archéologues ont exhumé les restes des plus anciens «Gruériens» actuellement connus: enterrés en chien de fusil – comme pour reprendre la position du fœtus, ce qui attesterait un sens de l'au-delà –, ces pionniers de 6 ou 7 mille ans connaissaient peut-être déjà le cuivre ainsi que cela a été démontré ailleurs en Suisse.

Voilà qui nous amène aux débuts de l'industrie et à l'âge du bronze. A Montsalvens, peu en-dessous des ruines de la cité médiévale, on a découvert une nécropole où repose la plus vieille «Gruérienne» connue à ce jour: parée de pendeloques et d'un collier de bronze, celle qui pourrait être considérée actuellement comme notre plus lointaine pionnière était coquette et vivait il y a sans doute plus de 3 500 ans!

On utilise bientôt les premiers chars à quatre roues. Le cheval devient le sixième animal domestique, et le premier cavalier «gruérien» pourrait bien reposer à Pont-en-Ogoz, où a été découvert un important habitat de l'âge du bronze moyen (1 500 avant J.-C.) sous le site médiéval aujourd'hui immergé.

Désormais nos pionniers disposent de toute une panoplie d'armes spécifiques en bronze, bientôt en fer, et déjà même de fortifications, comme à Echarlens dans le bois d'Everdes. Voilà sans doute le premier château «gruérien» connu, vieux de 2 500 ans; par conséquent, on peut y associer notre première garnison dont les miliciens touchent peut-être déjà une solde en argent!

En effet, à Sorens, on a retrouvé la plus ancienne pièce de monnaie – en or! – connue à ce jour sur le territoire du district. Elle appartenait à un Celte – c'est-à-dire un Helvète – qui vivait il y a plus de 2 300 ans: peut-être le premier mercenaire «gruérien», et qui disposait alors, plusieurs siècles avant la colonisation romaine, d'un réseau routier carrossable garni de ponts tout à fait remarquables.

Dès le VIII^e s. avant J.-C., il semble bien que la chasse et l'agriculture ne parviennent plus à nourrir toute la population, en forte augmentation: la plus grande partie de nos forêts est déjà défrichée – grâce aux haches à rebords, du meilleur bronze – et il faut trouver de nouvelles ressources afin de maintenir les nouvelles générations au pays. Grâce au bronze, on développe des activités qui ouvrent une ère nouvelle dans l'organisation du travail.

Nos pionniers se font maintenant potiers ou forgerons. D'autres s'adonnent au négoce: il faut importer le cuivre et l'étain d'Autriche ou d'Espagne et la grande artère commerciale déjà très fréquentée entre l'Italie et le Nord emprunte la Gruyère et le Col des Mosses, le passage de Chillon n'étant pas encore aménagé.

2. De l'époque romaine à la christianisation

Dès le premier siècle après J.-C., les plus aisés de nos pionniers résident, à Vuippens ou à Riaz par exemple, dans des villas chauffées par un système à air avec bain, fonds de mosaïque, parois ornées de fresques et jardins de plaisir: sans doute ces patrons se reposent-ils ici de leurs tracas avant de retourner vaquer aux affaires! La conjoncture est favorable à l'abri de la « pax romana » et le bâtiment prospère. N'a-t-on d'ailleurs pas découvert à Vuippens ce qui peut être considéré comme la première cimenterie du district (I^{er} siècle après J.-C.), dotée de fours à chaux et de tout ce qu'il faut pour fabriquer du mortier?

Parallèlement, la première « église » gruérienne serait à Riaz, dans l'état de la recherche, où un temple carré des I^{er} et II^e siècles avec portique à colonnes de marbre a pu être exhumé.

Mais déjà les Alémanes annoncent les Grandes Invasions par des incursions dévastatrices, dès le milieu du III^e siècle: on retrouvera par centaines les tombes des nécropoles de la Gruyère datant du haut moyen âge, toutes orientées vers l'Est, au Levant.

De gauche à droite : monnaie celtique en or trouvée à Sorens (II^e siècle av. J.C.); monnaie romaine en bronze, à l'effigie de l'empereur Gordien III (238-244), trouvée à Riaz/Tronche-Bélon; rare monnaie mérovingienne (2^e moitié du VI^e siècle) provenant du cimetière mérovingien de Riaz/Tronche-Bélon. Ces monnaies confirment l'ancienneté du commerce dans notre région.
Documentation du service archéologique cantonal, Fribourg



Echelle 1:1

Echelle 1:1

Echelle 1:1

Echelle 2:1

Le premier chrétien de la Gruyère – pionnier toujours anonyme faut-il le préciser? – a vécu au VI^e siècle dans la région de Bulle où fut érigée la première paroisse: il avait alors troqué depuis longtemps déjà sa langue celtique – appelée « gauloise » par les Romains – contre un parler vulgaire: une sorte de latin provincial. D'autres pionniers suivent les premiers chrétiens quand ils ne les précèdent pas eux-mêmes: les moines de Saint-Maurice d'Agaune qui perçoivent dès le IX^e siècle des dîmes à Vuadens, y possèdent de la terre qu'ils font travailler, ainsi que ceux du Grand-Saint-Bernard qui tiennent un établissement à Sâles. C'est le début de l'économie monacale en Gruyère: elle connaîtra, jusqu'au XIX^e siècle, un remarquable essor avec les Prieurés de Rougemont et de Broc, les couvents d'Humilimont, de la Valsainte et de la Part-Dieu.

Au XVI^e siècle, avant la suppression d'Humilimont par Fribourg, les couvents gruériens possèdent 5 ou 6 mille poses de pâturages et exercent leur influence en rendant la justice ou en levant des impôts sur la moitié des paroisses et peut-être les deux tiers de la population de la Basse-Gruyère et du Val de Charmey.



3. La féodalité et l'urbanisation médiévale

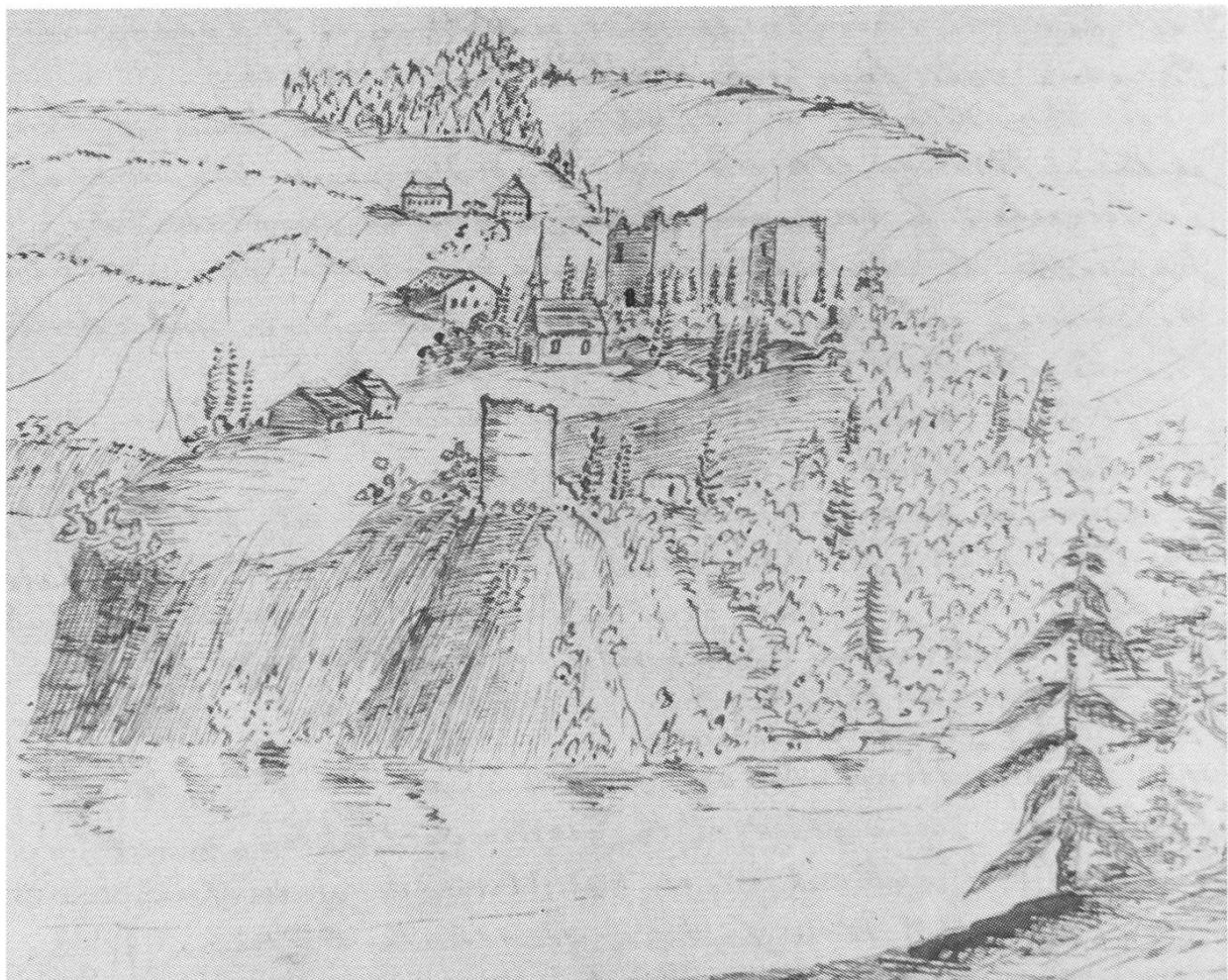
Désormais nos pionniers sont donc moines et ils achèvent l'œuvre de défrichement des Celtes et des Romains. Mais ils sont aussi depuis peu seigneurs, et bien sûr pour le plus grand nombre, sujets – en général paysans –: l'économie s'étant refermée, la société repliée sur elle-même, la seule valeur qui est encore sûre c'est la terre. Celui qui la possède est riche, commande.

Les plus puissants de ces petits dynastes – les Sires de Corbières, l'Evêque de Lausanne, les Comtes de Gruyère, alors princes des principaux pays –, disputent âprement leur suzeraineté aux Habsbourg ou à la Savoie et bientôt aux bourgeoisies de Berne et de Fribourg, guerroient, font des conquêtes, au besoin – et jusqu'à Genève –, frappent monnaie – du moins en obtiennent le droit –, rendent haute et basse justice, taillent, exigent la corvée, contiennent tant qu'ils peuvent les velléités de franchises de leurs sujets.

C'est dans ce contexte où la voie de fait est légale qu'apparaissent les pionniers de l'économie gruérienne moderne, et ils jouent sans doute ici un rôle comparable à celui des capitaines d'industries de l'ère contemporaine: il s'agit de quelques poignées d'audacieux qui rompent avec la féodalité pour s'engouffrer dans la modernité – une sorte d'Etat de droit embryonnaire –, mais aussi dans l'aventure: le bourg. La ville – c'est-à-dire alors quelques maisons de pierres enserrées à l'abri d'un rempart – n'est-elle pas gage de franchises, de libertés économiques, d'artisanat, de négoce, en un mot: d'industrie?

Dix cités sont bâties, dont huit en un peu plus d'un siècle: deux seules survivront! Les incendies, les guerres et surtout la peste viennent rapidement à bout d'Arconciel, de Pont-en-Ogoz, de Corbières I et de Montsalvens; ramènent Corbières II, Vuippens, Vaulruz et La Tour à la dimension de villages, les conjonctures économiquesachevant l'œuvre des calamités.

Les cités qui avaient le plus de chance de survivre étaient soit les plus solides économiquement – un carrefour, tel le futur chef-lieu Bulle – ou les plus anciennes, privilégiées par leur statut politique – une résidence comtale, c'est-à-dire une « capitale », telle Gruyères – : qui du centre économique ou du siège du pouvoir allait maintenant l'emporter ?



Bourg de Pont-en-Ogoz. Etat des ruines au début du XIX^e siècle, d'après Jean-Joseph Comba (1772-1846).
Archives du Musée gruérien.

4. *Les temps modernes: émigration et apogée du gruyère*

Le déclin rapide de l'industrie textile fribourgeoise, au tournant du XVI^e siècle, fait basculer les centres d'intérêt : l'économique cède le pas au politique, pour quatre siècles. Ayant perdu ses marchés, on se lance dans la conquête : les districts périphériques sont annexés, la Gruyère saisie. La République s'agrandit mais ses nouveaux territoires restent exsangues : le premier souci n'est-il pas désormais de cultiver la différence confessionnelle ? L'Etat patricien naissant s'érige en citadelle sur le front de la contre-réforme.

Le paupérisme croissant entraîne l'intervention de l'Etat: on distribue des aumônes, on fait la chasse aux mendiants. Tout cela ne semble pas bien efficace. On se tourne vers le service étranger: après Marignan, les Suisses comprennent qu'il est plus profitable de livrer bataille contre argent.

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, des dizaines de milliers de Fribourgeois s'en vont gonfler les rangs de l'émigration civile ou militaire – moitié pour moitié – soit en permanence au moins 5 % de la population totale, avec sans doute des pointes à 10% aux temps de guerre. Voilà de quoi résorber un chômage endémique.



Le service étranger offrait un débouché à la main-d'œuvre excédentaire de la Gruyère. De retour au pays, le mercenaire pose pour la postérité, décoré, sabre au poing et riche... de souvenirs.

Collections du Musée gruérien.

Beaucoup se fixent à l'étranger: au XVIII^e siècle par exemple, et pour ne citer que des cas liés aux activités de l'économie, on trouve un maître tailleur de Lessoc à Paris; un Thorin de Villars-sous-Mont tient à Nantes un commerce de fromage de Gruyère, à Lyon, François-Joseph-Apollinaire Pettolaz de Charmey exerce l'honorable état de Garde suisse tout en faisant commerce lui aussi de gruyère; Denis Pasquier de Le Pâquier tient une épicerie rue Saint-Honoré 379 à Paris alors que Jean-Antoine Thorin est au Palais royal... comme valet de chambre. Un Geinoz est même membre, à Paris toujours, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, cela dit en passant, alors que Jacques Boschung de Bellegarde, vacher de Madame Elisabeth, sœur du roi, épouse à Versailles Marie-Françoise Magnin de Bulle, cinq jours après l'ouverture des Etats généraux.

Mais si des Gruériens émigrent, il reste encore des pionniers au pays. On tente aussi de s'accrocher à l'industrie locale: les tanneries de Bulle et des villages voisins, disposant des matières premières – les peaux, l'écorce, l'eau – font subir dès le XVI^e siècle une concurrence très dure à Fribourg.

Par ailleurs, la guerre de Trente Ans, tout en préservant la Suisse de ses horreurs stimule les productions à l'exportation. Aussi, dans les années 1660 par exemple, une association de « paysans » de la Haute-Gruyère écoule-t-elle déjà sa production de l'été sur la place de Lyon, annonçant l'ère des dynasties de marchands-fromagers.

Au XVIII^e siècle, la plus importante de ces compagnies est certainement celle des « Pettolaz frères et neveux indivis », plus connue dans le pays sous le nom de « François Pettolaz & Cie ». Disposant d'un capital de 500 000 à 600 000 écus, partiellement investi dans l'immobilier, nos exportateurs charmeysans sont à même d'exercer parallèlement la fonction de banquiers locaux, un peu à la manière des notaires du siècle suivant, et accordant des prêts en argent aux taux de 4 à 5 %.

La Gruyère dispose donc d'une économie agraire – on dirait aujourd'hui un secteur primaire – apte à dégager des profits et à former déjà – sans avoir recours à l'agiotage – les premiers capitaux qui serviront bientôt à financer l'infrastructure industrielle.

Par ailleurs, les grands secteurs de l'économie gruérienne alpestre – outre le fromage, le bois et le bétail – ont pris un essor qui fait désormais passer les bailliages du sud pour « opulents ». C'est du moins la thèse du pouvoir qui tient les gros propriétaires patriciens pour les principaux artisans de la prospérité gruérienne. Certes, ils procèdent aux premiers remembrements parcellaires et font même quelques enclosures, au mépris des servitudes collectives et au grand dam des populations. Toujours est-il que l'argument choque l'opinion qui voit au contraire dans l'emprise « étrangère » – c'est-à-dire de Fribourg – un appauvrissement qui grandit « à vue d'œil »: il est difficile d'être physiocrate en pays sujet.



Un armailli pousse ses mulets chargés de fromages vers les caves de la Tzintre (Charmey).
Détail d'un dessin aquarellé de J.-E. Curty (1750-1813). Collections du Musée gruérien

Après avoir vainement tenté de régler le différend par les armes, les Gruériens abordent tout de même le XIX^e siècle – non sans avoir dansé autour de quelques « arbres de liberté » – munis de ces profits qu’ils ont dégagés vaille que vaille d’une économie pastorale pilote, de type préindustriel: ils ont donc à eux quelques capitaux. Ils peuvent investir. Ils ont souvent l’esprit d’entreprise. Encore faut-il disposer d’une infrastructure et d’un cadre légal, voire institutionnel, porteur d’industrialisation: c’est-à-dire d’un ordre libéral.

5. *Le XIX^e siècle: les débuts de l’industrialisation*

Le débat se porte alors sur l’école, pierre d’achoppement des tenants de l’Ancien Régime et des pionniers de l’ère nouvelle. Et ce sont les Bullois qui s’illustrent d’abord sur ce chapitre en réclamant de Fribourg, outre un « changement de la forme du gouvernement », qu’on abandonne ces « élégantes bagatelles » – le grec et le latin – pour former la jeunesse aux « arts industriels »: voilà l’avenir, proclament-ils! Et de fustiger la mentalité d’un canton où la fabrique n’entre généralement que dans un calcul philanthropique de lutte contre le paupérisme et où les curés prêchent inlassablement l’enrôlement au service des armées de la Sainte-Alliance comme une condition sine qua non du salut éternel!

C'est que la Gruyère, dépossédée du monopole de la fabrication de son fromage par le développement des fruiteries de plaine, cherche désespérément des palliatifs à la crise de son économie alpestre. Or, en zone d'élevage, l'autorisation d'enclouer les soles cultivées (dès 1764) ou l'abolition des droits de parcours (loi de 1809) n'ont évidemment pas autant d'effets que l'autorisation accordée de louer les communs, surtout après 1830, ou que le rachat des charges féodales rendu obligatoire par la loi de 1844 seulement.

En revanche, et selon une observation judicieuse de Roland Ruffieux, sachant qu'en matière de régime commercial les Gruériens sont moins timides que les gens des Anciennes Terres, il n'est pas surprenant de voir le Sud se lancer avec confiance dans l'économie industrielle.

En 1811 déjà, un bon quart de la population active de la Gruyère est employée dans l'industrie et le commerce: un siècle plus tard, plus de la moitié des Gruériens actifs – 53% exactement – travaillent à l'usine ou au bureau et malgré le déclin irrémédiable de l'industrie de la paille tressée qui a fait vivre à son apogée – dans les années 1880 – un bon douzième de la population entière.

C'est pendant ce XIX^e siècle où la statistique s'étoffe que l'industrie du bois – certes, au prix parfois de véritables dévastations – prend un développement de caractère industriel autour des nouvelles entreprises de flottage telle Currat & Cie à Bulle. Les forges Von Roll de Gerlafingen (SO) viennent alors se ravitailler en bois de chauffe jusque dans la lointaine Gruyère d'où les grumes sont flottées par la Sarine et l'Aar sur plus de 150 km jusqu'à Soleure!

Mais les bois, comme d'ailleurs les fromages, quittent aussi la Gruyère par Châtel-Saint-Denis vers Vevey sur de grands chars attelés. Par le Léman et le Rhône, on achemine ensuite la production jusqu'à Lyon. Le procédé ne va pas sans risque: en 1675 par exemple, Pierre Pettolaz de Charmey perd toute sa cargaison dans un naufrage entre Vevey et Genève! Toujours est-il que Lyon représente un des plus gros marchés pour les exportations gruériennes jusqu'à la révolution des transports du XIX^e siècle.

6. *La révolution des transports et de l'énergie*

L'aménagement de la route Bulle-Fribourg par Avry, l'épine dorsale du réseau cantonal, la route de l'Intyamon, la route Bulle-Châtel, ainsi que dans les années 1870 la construction de la route stratégique Bulle-Boltigen par Charmey – avec les lacets de Bataille et le pont métallique du Javroz – complètent une infrastructure des transports que les voies ferrées portent bientôt à un degré appréciable d'efficacité.

Mais dans un pays en pleine guerre civile morale, même le chemin de fer devient un enjeu politique, à l'instar des autres secteurs d'activité, chaque parti se disputant l'électorat fonctionnaire par fonctionnaire, ouvrier par ouvrier, armailli par armailli. Aussi les radicaux bullois ont-ils leur chemin de fer – le Bulle-Romont inauguré en 1868 –, leur établissement financier – la Banque



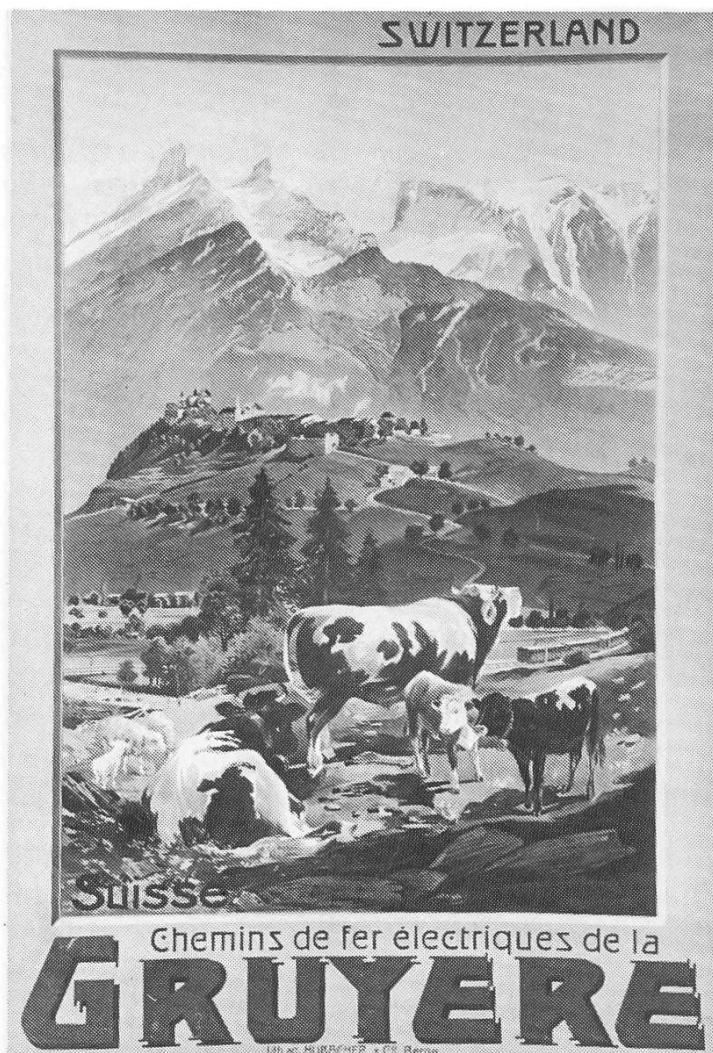
Tresseuses de paille à Gruyères. Lithographie de Joseph Reichlen parue dans « La Gruyère Illustrée », 1891. Dans les années 1880, 13 % de la population active de la Gruyère était occupée à plein temps par le tressage de la paille mais cette activité procurait un revenu complémentaire à la plupart des familles.

populaire de la Gruyère ouverte en 1853 – ; ils produisent leur électricité, depuis 1893, grâce à l'usine de Charmey, et bien sûr impriment leur journal, *La Gruyère*, dont le premier numéro sort de presse en 1882 : ils peuvent donc former l'opinion et en période électorale, ce n'est pas négligeable ; ils organisent en outre, à la Saint-Denis, une des plus importantes foire à bétail de Suisse, ce qui montre bien le rôle joué par le chef-lieu gruérien dans la commercialisation des produits de l'économie alpestre régionale.

Dans le contexte d'un tel clivage – les conservateurs disposent de leur propre sphère d'influence économique, nous le verrons, et de leur propre journal, *Le Fribourgeois* depuis 1867 – , faut-il s'étonner que deux écartements se côtoient en gare de Bulle : la voie normale pour la ligne des radicaux, la voie étroite pour le réseau des Chemins de fer électriques de la Gruyère patronné par Fribourg ?

En effet, les CEG exploitent deux lignes – Châtel-Bulle-Montbovon depuis 1903 et Bulle-Broc, dès 1912 – bien que leur histoire soit aussi celles de nombreux projets avortés: Bulle-Fribourg, Broc-Charmey et le Pâquier-Moléson, notamment. Les entreprises électriques de l'Etat ont elles aussi connu des échecs : après avoir racheté l'usine de Montbovon à Lessoc, elles n'ont pu réaliser les fabuleux projets de la Tzintre à Charmey et du Gros-Mont (1911). Certes, plus tard, les réalisations de Montsalvens (1921) – un des premiers barrages voûte d'Europe ! – et de l'Intyamon (dans les années 1970) achèveront de faire de la Gruyère un pilier de la production hydroélectrique du canton.

Voilà donc le grand district prêt à accueillir l'industrie.



En attendant l'industrialisation, le chemin de fer se met au service d'un tourisme naissant. Affiche des Chemins de fer électriques de la Gruyère, 1906.

Collections du Musée gruérien.

7. Fribourg, la Gruyère et l'esprit d'entreprise

Mais quel est l'état d'esprit face au monde industriel dans le canton et plus particulièrement dans la Gruyère ?

A ce sujet, et sur le plan fribourgeois, il faut clairement dissocier, ainsi que l'a fait François Walter par exemple, les réalisations techniques pionnières lancées par quelques politiciens clairvoyants – tel pont suspendu ou tel barrage hydroélectrique – des créations d'entreprises qui sont très rarement alors le fait des gens du pays.

La liste est longue en effet des Brémond, Thomas, Ritter, Guigoz, Lapp, Blanpain, Domon, Guhl, Scherz, Wilczek, Häusler, Schmidlin, Vuille, Roud, Gougain, Mayer, Cailler, Kaiser, Wicky, Hartmann, Bossy, Maurer, Moscicki, Dini-chert, Kowalski, Modjelewski, Stephan, Binz, Lévy, Firmann... pour ne parler que des plus connus parmi tous les entrepreneurs qui ont œuvré dans le canton avant le boom de l'après-guerre : aucun d'eux n'est fribourgeois.

D'ailleurs, même si le phénomène s'est quelque peu infléchi, le caractère exogène des directions industrielles fribourgeoises garde de nos jours encore de sa réalité : de 1971 à 1977, sur 40 nouvelles entreprises industrielles fondées dans le canton, 8 seulement – soit le 20% – étaient d'essence locale. En 1978, la moitié des actifs du secondaire étaient employés dans des entreprises subordonnées à des groupes suisses ou étrangers.



Salle d'emballage du chocolat chez Cailler (Broc). Les tressseuses de paille passent à la fabrique. Illustration parue dans « Production et utilisation de l'énergie électrique dans le canton de Fribourg en 1905 », Lausanne, 1905

Certes beaucoup moins qu'il y a un demi-siècle ou un siècle, aujourd'hui cela découle sans doute d'une sorte de crainte à l'innovation, des conformismes d'une population rivée à la terre, à sa substance première. Il ne faut cependant pas négliger non plus le rôle du pouvoir, à Fribourg, qui a fait systématiquement appel à l'initiative de l'extérieur pour les Jésuites de son Collège d'abord, puis pour les Dominicains de son Université ensuite, ainsi que finalement pour les capitaines de son industrie: sans doute, pour un étranger, la conformité aux canons fixés par les régimes est un gage de succès.

A l'inverse, combien de Fribourgeois n'ont-ils pas tenté en vain d'entreprendre sur le sol cantonal avant de se voir contraints de quitter le pays pour exercer ailleurs leur esprit d'initiative? A cet égard, les chiffres de l'émigration sont significatifs. 5 à 10% de l'ensemble de la population pour la période 1550-1850, on l'a vu, plus de 80 000 personnes de 1860 à 1960, c'est-à-dire une proportion comparable à celle des Temps Modernes.

En Gruyère, si l'on s'en tient aux chefs d'industrie, qui mieux qu'Alexandre Cailler et que Paul Girod peuvent illustrer cette sorte de double impératif psychologique que je viens de signaler relativement aux chances de réussites économiques: s'établir comme étranger sans déroger aux principes fixés par l'ordre établi, ou alors comme indigène émigrer pour entreprendre, et quoiqu'il faille nuancer bien sûr cette simple alternative.

8. *Les pionniers de l'industrie gruérienne au tournant du XX^e siècle*

C'est ainsi qu'Alexandre Cailler (1886-1936) se met à arpenter le pays, parfois à bicyclette, en compagnie du chef de l'Etat, Georges Python: le jeune entrepreneur – il n'a pas encore 30 ans – est à la recherche d'un site propice à l'établissement de son industrie du chocolat. Il trouve à Broc l'énergie, le lait, la main d'œuvre. En 7 ans, 1898-1905, il résorbe le chômage dû à la crise de la paille tressée, résout quasiment les énormes difficultés de l'économie alpestre en absorbant les excédents de lait, fait renaître de ses cendres le village de Broc ravagé par l'incendie de 1890.

Tout en dotant son établissement – 1 600 ouvriers en 1910 – d'institutions sociales d'avant-garde – le paternalisme c'était alors un devoir d'obéissance féale du salarié, mais aussi en contre-partie une obligation de patronnage de l'employeur –, Cailler doit encadrer son personnel en collaboration avec le clergé, décourager toute velléité socialiste et entrer en politique pour soutenir le régime. C'est ainsi qu'un gros industriel radical d'origine vaudoise fait volontiers à Berne le jeu du leader catholique Python.

Très différent est le destin de Paul Girod (1878-1951), le seul Fribourgeois à figurer au Dictionnaire universel des noms propres de Paul Robert. Cet ingénieur de Romont, pionnier de l'électrométallurgie européenne, implante dès 1901 à Courtepin, ainsi qu'à Montbovon en Haute-Gruyère – où son procédé révolutionnaire de fabrication d'acières spéciaux est utilisé pour la première fois

– des usines à carbure qui très vite périclitent. Il s'installe alors à Ugine en Haute-Savoie pour y fonder la Compagnie Paul Girod – les futures acieries électriques d'Ugine, pendant longtemps les plus importantes du monde – avec l'aide notamment de capitaux de la Banque de l'Etat de Fribourg. Il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur en récompense des services éminents rendus par ses acieries à l'armée française pendant le premier conflit mondial.

Mais le tournant du siècle reste riche en maints autres pionniers de valeur qui se sont illustrés en Gruyère par leur esprit d'entreprise.

L'Allemand Charles Lapp (1842-?), droguiste à Fribourg, ouvre à Epagny en 1875 une condenserie qui devra déjà fermer ses portes pendant la Grande Guerre faute de sucre et de fer blanc! L'usine d'Epagny – selon un rapport du préfet de la Gruyère, est en 1892 le gagne-pain de nombreuses familles – exportait ses produits dans toute l'Europe mais surtout en Angleterre, d'où sa raison sociale: « Condensed Milk & Co ».

De son côté, le valaisan Maurice Guigoz (1868-1919), horloger de formation, se lance à 40 ans dans la production du lait en poudre, industrie d'avenir par rapport au lait condensé. Il réussit à mettre au point le procédé et passe à la production industrielle dès 1909. Il s'installe en 1915 à Vuadens, proche des sources d'approvisionnement en lait frais. Le holding issu de l'entreprise familiale entretient aujourd'hui encore la bonne mine de millions de nourrissons de par le monde!



La papeterie de Bulle, créée dans les années 1830, a été reconverte pour la principale industrie locale: le bois.
Photo début XX^e siècle. Collection privée.

Edouard Glasson (1878-1938), héritier d'une longue dynastie de notables bullois qui s'étaient illustrés dans la magistrature, les lettres, le service étranger, l'église et le négoce, reprend seul en 1904 l'affaire familiale: une tannerie industrielle modernisée par son père, Ernest († 1905), lequel venait malencontreusement d'échouer dans une audacieuse tentative d'implanter à Bulle une industrie de la chaussure capable de rivaliser avec le géant de Schönenwerd (SO). Pionnier au plein sens du terme, Edouard se lança alors dans les transports routiers, dotant son entreprise d'un imposant parc de véhicules automobiles, extrayant les sables et graviers avec les méthodes les plus modernes, ouvrant peu à peu ses dépôts à tous les matériaux de construction et conduisant finalement son entreprise à la tête de celle du secteur dans le canton.

L'industrie du bois, secteur d'activité traditionnel dans le grand district, a connu à la fin du siècle dernier une mutation de type structurel. La concurrence de l'acier dans les constructions navales notamment ainsi que la rupture des relations commerciales avec la France, en 1892, incitent les exportateurs de grumes par flottage à se tourner vers les activités de transformation, sur place: raboteries, caïsseries, parqueteries, fabrique de meubles, de poteaux, de chalets surgissent alors un peu partout en Gruyère, quelques-unes de façon éphémère. Toujours est-il que ce domaine reste plus particulièrement un apanage des indigènes: ici, rares sont les étrangers qui se sont illustrés.



A la fin du XIX^e siècle, les foires de bétail de Bulle sont parmi les plus importantes de Suisse. Plusieurs milliers de vaches y étaient rassemblées lors de la Saint-Denis, en octobre.
Photo Schwartz. Archives du Musée gruérien.

Parmi les promoteurs de cette formidable restructuration, (les Dubas, les Levrat à Bulle, les Binz à La Tour, les Scherly à La Roche ou les Overney à Charmey, et pour ne citer que quelques-uns des plus anciens) ont peut sans doute mettre en évidence le rôle joué par l'industriel bullois Lucien Despond (1869-1951). Le premier à comprendre la nécessaire et urgente réorientation de l'industrie gruérienne du bois vers les marchés nationaux, le futur syndic de Bulle (1916-1922) et député au Grand Conseil (dès 1921) procède à plusieurs agrandissements et modernisations de son entreprise (en 1905 et 1929 notamment) avant de la conduire aux tous premiers rangs du secteur en Suisse occidentale, confirmant ainsi l'importance de la place de Bulle comme centre de l'industrie du bois dans le pays. Lucien Despond a joué parallèlement un rôle éminent dans l'économie cantonale en présidant de 1938 à 1946 la Chambre de Commerce fribourgeoise.

Dans le secteur du bois toujours, à la fin du siècle dernier (1895) et sur l'initiative des frères Samuel et Edmond Lévy, s'installe à Bulle une firme qui deviendra, après bien des difficultés, une des plus importantes fabriques de meubles du canton : la maison « Gruyéria » qui occupera avec ses filiales plus de 150 ouvriers et employés en 1960. Elle est actuellement la plus ancienne fabrique de meubles du canton.

Dans le secteur de la petite métallurgie et de l'industrie mécanique et toujours pour en rester aux pionniers du tournant du siècle, il faut signaler la fondation en 1903 à Bulle, par André Bochud, d'une fonderie et d'ateliers mécaniques produisant notamment des machines de scierie et des cloches avec plus de cent collaborateurs avant la guerre et encore une soixantaine vers 1960.

De leur côté, les ateliers fondés en 1907 par Jean Firmann ont, aux cours des ans, élargi leurs activités à maints secteurs de la construction métallique.

Quant au fromage, ancien pilier de l'économie alpestre régionale, son industrie est touchée de plein fouet par les crises de l'économie internationale et nationale : de 1889 à 1902, 27 radiations et 10 faillites poussent les marchands locaux à se regrouper : fondée à Bulle en 1913 sous l'égide de Jean-Marie Musy, Auguste Barras ou Félix Glasson notamment, la « Société coopérative pour la vente du fromage de Gruyère » donnera bientôt naissance à la firme « Fromage de Gruyère S.A. » (1916) qui incarne aujourd'hui encore une tradition de commerce fromager vieille de plus de cinq siècles.

9. La Gruyère économique dans le Fribourg de la fin du XX^e siècle

Depuis, des dizaines de petites et moyennes entreprises se sont ouvertes en Gruyère, ainsi que quelques grosses, dont notamment le géant Liebherr, implantations favorisées par l'arrivée, dès les années 1960, de la plupart des grandes banques suisses après absorption de deux établissements locaux. Le tourisme a également connu un certain essor avec le développement ou la création de stations d'été ou d'hiver: Charmey, La Berra, Bellegarde, Moléson-Village notamment.

Face à cette nouvelle croissance, il importe aussi de prendre en compte le rôle des mentalités. On constate, au terme de cet aperçu d'histoire économique régionale que l'esprit d'entreprise n'a jamais manqué au sud du canton et qu'il s'est même parfois heurté aux conceptions de Fribourg, siège d'un pouvoir cantonal plutôt enclin à placer l'économique au service du politique. A Bulle, pôle d'un petit fief libéral débordant sur les communes de l'agglomération, l'esprit d'entreprise, en dépit de quelques pesanteurs inévitables, s'est incarné dès le XIX^e siècle dans les pouvoirs publics locaux et l'influence des syndics a souvent été décisive pour attirer telle infrastructure, telle industrie. A ce niveau, le phénomène est assez exceptionnel pour qu'il mérite d'être souligné.

Mais tout ce vaste chapitre n'appartient pas encore à l'histoire. Toutefois, l'historien est sans doute à même de comparer les situations actuelles avec l'évolution récente.

De 1810 à 1920, phase de la première et partiellement de la deuxième révolution industrielle, la population cantonale a augmenté de 92,7 % et celle de la Gruyère de 97,1 %, c'est-à-dire qu'elles ont pratiquement doublé, la Gruyère marquant alors une évolution légèrement plus rapide. Parallèlement, le grand district montrait sur le plan des activités économiques un dynamisme sensiblement plus prononcé! 53 % des actifs dans l'industrie et les services en 1920, contre 47 % pour le reste du canton, c'est-à-dire y compris la capitale qui supporte ici la plus large part des efforts secondaire et tertiaire de l'ensemble.

En revanche, et voilà qui contraste étonnamment avec le dynamisme gruérien historique comparativement à la moyenne cantonale, de 1920 à 1980, si la population du canton croissait de plus de 30 %, celle de notre district restait à peu près stable: à peine 2 % d'augmentation! Dotée d'un secteur secondaire très puissant, la Gruyère aura souffert le plus de la crise industrielle des années 1930, et en supposant que seuls des facteurs de type socio-économiques aient influé sur l'évolution démographique.

Ainsi, l'avance des Gruériens sur le reste du canton quant au bilan des actifs du secondaire et du tertiaire a fondu dans l'intervalle: la situation s'établit à 87 % pour chacune des deux entités à fin 1980. Mais il faut ajouter que le tertiaire

fribourgeois, de son côté, dépasse aujourd’hui le cap des 50 % d’actifs, alors que les Gruériens en sont restés à 45 %, comme si l’économie du district, dans un dernier sursaut, et malgré son secteur touristique, tardait un peu à entrer vraiment dans l’ère postindustrielle.

Ce retard – retard tout relatif bien entendu – pris par la Gruyère sur la situation historique qu’elle s’était assurée, s’explique sans doute par le poids économique – industriel et administratif – grandissant de l’agglomération de Fribourg par rapport au reste du canton: la population de la Sarine – avec plus de 60 % d’actifs dans le tertiaire – n’a-t-elle pas augmenté de 77,6 % entre 1920 et 1980, soit dans une proportion 35 à 40 fois supérieure à celle de la Gruyère?

C’est très certainement la concentration des pouvoirs économiques opérée progressivement par les régimes précédents – et plus particulièrement par celui de Georges Python – qui, en renfonçant l’emprise de l’Etat cantonal sur les districts périphériques, contribua à la formation de tels décalages. Cela dit, le développement d’une capitale cantonale présente des avantages qui ne sont pas négligeables et qui profitent à l’ensemble de la collectivité, périphérie comprise. Mais il est un fait que la commercialisation de l’agriculture, au siècle dernier, l’internationalisation des échanges par la révolution des transports, le développement des banques d’affaires avec l’accroissement du numéraire et l’industrialisation, ont peu à peu forcé les pouvoirs publics à sortir de leur isolement, à déroger aux sacro-saints principes libéraux, à intervenir: dans un système fédéraliste, cette tâche était encore jusqu’au tournant du siècle essentiellement dévolue aux Etats cantonaux.



Fonderies et ateliers mécaniques Bochud SA, à Bulle, vers 1950. Scies alternatives et sonneries électriques pour des centaines de scieries et de clochers! Illustration parue dans «Pays de Fribourg», Neuchâtel, 1958.

A Fribourg, dès les années 1890, on s'est alors lancé dans ce qu'on appelait en Allemagne le « socialisme d'Etat ».

Ainsi, en l'espace de quelques années, et pour revenir à la situation régionale qui nous intéresse ici, la Gruyère a été en quelque sorte « fribourgeoisiée », réduite à la politique économique de Fribourg, à l'instar de chacun des districts périphériques.

Ses chemins de fer, ses entreprises électriques, son premier journal, ses fromages même, sont devenus « fribourgeois » : en France voisine, ne dit-on pas « Gruyère de Fribourg » ? Le mouvement s'est également étendu au politique et à la culture : ses électeurs ont en majorité tourné leur veste pour voter les listes de Fribourg ; ses armoires, son ranz, ses Alpes, ses vaches... ont été faits « fribourgeois ». Une petite civilisation alpestre s'est ainsi intégrée, fondue dans le folklore cantonal où elle tient par ailleurs une place de choix aujourd'hui. Mais ce phénomène classique d'acculturation régionale s'est donc aussi accompagné – il faut bien le reconnaître – d'une relative stagnation économique et démographique jusqu'à la « nouvelle donne » des années septante. En effet, si Fribourg a dans un premier temps concentré l'effort de développement cantonal entrepris avant et après la guerre – et malgré la politique de décentralisation par les chefs-lieux de district – de nouvelles structures telle la construction de la N 12 (1981) ou le Collège du Sud (1978) notamment, ont déjà permis à la Gruyère de reprendre le rythme de sa progression historique.

Avec la Singine, la Gruyère n'est-elle pas le district qui a connu la plus forte expansion démographique de 1980 à 1985, en valeur absolue ?

Il y a des signes qui ne trompent pas.

Pierre-Philippe Bugnard

Conférence donnée à la Jeune Chambre Economique de la Gruyère en février 1986.